

Une oeuvre rare

Michel Biron

Numéro 149, printemps 2013

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/68478ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Lettres québécoises inc.

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Biron, M. (2013). Une oeuvre rare. *Lettres québécoises*, (149), 9–11.

Une œuvre rare

Louis Gauthier commence à publier en 1967, soit à peu près en même temps que Réjean Ducharme ou Hubert Aquin, mais son premier livre, *Anna*, ne cadrait pas du tout avec l'imaginaire national propre à la Révolution tranquille. Il s'agit d'un livre inclassable qui se moque de la littérature avec un humour et un sens de l'autodérision plutôt rares jusqu'à au Québec. Le jeune homme qui tient la plume s'ennuie affreusement – son amoureuse Anna est absente pour la soirée, mais elle a laissé derrière elle un mot faussement rassurant : « Ne m'attends pas. Je t'aime. Anna. » Il se met à écrire pour remplir le vide, pour passer le temps. La composition n'étant pas son fort, il n'écrit pas un roman, mais un « récit polymorphe » en 33 chapitres dans lesquels il verse à peu près tout ce qui lui passe par la tête. Quand il manque d'inspiration, il s'amuse à fouiller dans le dictionnaire pour voyager dans les mots, dressant par exemple la liste de termes commençant par An(n)a, puis il multiplie les calembours et finit par s'abandonner avec une délectation non morose à son « Delirium très mince ».

Humour et littérature

Les deux livres suivants sont tout aussi loufoques et atypiques, entre la parodie et la satire, toujours avec l'humour comme principal ingrédient. À la fin des *Aventures de Sivis Pacem et de Para Bellum. Tome 1* (1970), les personnages en ont assez de se faire traiter à la légère et ils obtiennent le droit de dire ce qu'ils pensent du rôle que l'écrivain leur a attribué dans cette histoire impossible à résumer. *Les grands légumes célestes vous parlent* (1973) et la courte fable surréaliste qui les précède, intitulée *Le monstre-mari*, font du non-sérieux le fondement même de l'art d'écrire : « Spontanément, sporadiquement, amoureuxment, nerveusement, sans arrêt et indépendamment de tout et de rien, j'écris des choses sans importance avec le grand souci de leur donner le moins d'importance possible. »

La critique accueille avec scepticisme de telles fantaisies méta-textuelles, les classant parmi les nombreuses expérimentations formelles de la nouvelle génération d'écrivains formés à l'université et occupés à déconstruire la vieille littérature. Influencés par le formalisme et pétris de



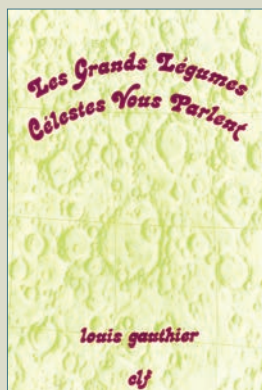
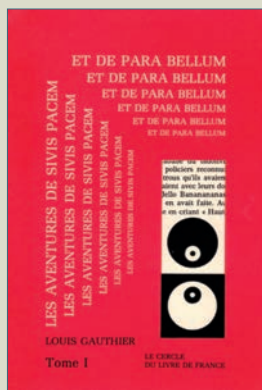
LOUIS GAUTHIER



contre-culture, ces écrivains dits d'avant-garde, savamment iconoclastes et prudemment désinhibés, s'attaquent en particulier au roman traditionnel et tourment le dos au roman national. C'est aussi le cas de Louis Gauthier, dont les histoires se déroulent un peu partout dans le monde, de préférence dans des lieux imaginaires. *Les aventures de Sivis Pacem et de Para Bellum* s'ouvrent ainsi dans une ville appelée *Abab-Rupto* (« ce doit être une ville africaine », estime le narrateur). Romancier anti-romanesque, Gauthier est l'un des plus drôles dans cette veine, l'un des rares que l'on relit aujourd'hui avec bonheur. Aucun écrivain n'est plus immunisé que lui contre l'esprit de sérieux, sauf peut-être Ducharme à qui Gauthier fait d'ailleurs souvent penser, comme dans cette épigraphe savoureuse tirée des *Grands légumes célestes vous parlent* : « Quand un jeune écrivain me demande un conseil, je lui réponds toujours : "Tiens ton hockey proche de la glace". » (André Breton)

Le risque de l'errance

À partir des années 1980 toutefois, Louis Gauthier change radicalement de registre. Dès 1978, *Souvenir du San Chiquita* constitue un livre de transition, un « roman » (le mot apparaît désormais sur la page de couverture) construit cependant autour d'une intrigue à peine moins décousue que les « récits polymorphes » qui l'ont précédé. Ce faux roman d'aventures se situe à San Chiquita, un État imaginaire de l'Amérique centrale, autour d'une affaire de drogue à laquelle le narrateur participe malgré lui. Ce personnage candide semble perdu, délicieusement perdu en fait, jeté par la femme qu'il convoite (Angela) dans les bras d'une beauté locale. L'auteur semble aussi perdu que son personnage et il ne poursuivra d'ailleurs pas dans cette veine, mais il retiendra deux éléments de ce livre : la figure évanescence d'Angela, rebaptisée Angèle dans les livres suivants, et surtout l'idée du voyage qui était d'ailleurs là dès ses premiers livres, comme une tentation permanente. « J'ai comme envie de voyager. D'ailleurs je ne suis pas chez moi ici », lisait-on dans le « Postexte » d'*Anna*. Partir pour partir, parce qu'il ne se sent pas chez lui dans sa propre maison : tel est le thème fécond qu'il développera ensuite dans le cycle de récits de voyage inauguré en 1984 avec *Voyage en Irlande avec un parapluie*, et qui se continue depuis sous le titre général *Voyage en Inde avec un grand détour*.



Pourquoi l'Inde ? Comme pour beaucoup d'Occidentaux de sa génération, l'orientalisme offre plus qu'une simple évasion. Il se fonde à la fois sur un rejet (celui en particulier des valeurs matérielles de la société de consommation) et sur une quête de sens, une quête spirituelle, le voyage vers l'Inde prenant la forme d'un curieux pèlerinage au cours duquel l'écrivain s'expose au vide de l'existence. Personne ne l'attend, il n'a aucune obligation, il ne s'est fixé aucun calendrier précis et l'Inde apparaît comme une destination lointaine qu'il n'est pas pressé d'atteindre, si d'aventure il l'atteint. Il court délibérément le risque de l'errance, il vagabonde sans trop savoir ce qui le pousse à fuir ainsi vers toujours de plus en plus de solitude. Mais c'est justement parce que sa quête n'a pas de motifs rationnels que sa nécessité s'impose avec autant de force. La beauté des récits de voyage de Louis Gauthier vient précisément du fait que l'écriture se confond avec les détours empruntés par le voyageur, d'abord en Irlande, puis à Londres (*Le pont de Londres*, 1988), au Portugal (*Voyage au Portugal avec un Allemand*, 2007), et plus récemment au Maghreb (*Voyage au Maghreb en l'an mil quatre cent de l'Hégire*, 2011).

« Il est quatre heures de l'après-midi et les bars sont fermés », lit-on tout au début du *Voyage en Irlande*. La phrase ne pourrait pas être plus simple, plus dépouillée, plus efficace aussi. Elle conserve quelque chose de l'humour ancien, mais on sourit à peine. On imagine plutôt le voyageur en quête d'un lieu où déposer son sac, las d'être seul dans une ville étrangère. Déjà se devine la manière nouvelle de Louis Gauthier, faite d'observations précises sur lui-même ou sur ce qui l'entoure. Devant cette métamorphose de l'écrivain, la critique est aussi admirative que médusée. Admirative parce qu'elle s'entend pour dire que Louis Gauthier a trouvé son écriture, sa voix ; médusée, car rien ne laissait présager une telle mutation. Robert Vigneault écrit : « Je n'arrive pas à évoquer un autre exemple d'écrivain qui ait ainsi commencé par une extrême débauche verbale pour aboutir à une forme d'écriture aussi resserrée. » La coupure est peut-être moins radicale qu'il ne le suggère, et Louis Gauthier surprendra ses lecteurs en publiant en 2001 le tome II des *Aventures de Sivos Pacem et de Para Bellum*. Mais l'art de voyager le ramène à une écriture beaucoup plus retenue, comme si le fait de voyager dans des lieux bien réels l'exemptait de s'évader dans les mots. L'auto-dérision ne disparaît pas (elle fait le charme de son écriture), mais elle ne cherche plus à dissimuler le vide qui accompagne l'écrivain dans tous ses voyages : « Personne sur la route et je ne peux rien faire d'autre que marcher, avec le sentiment de plus en plus net de ne pas être un héros de roman, juste un pauvre être humain avec la vie et la platitude. »

Ici ou là, peu importe

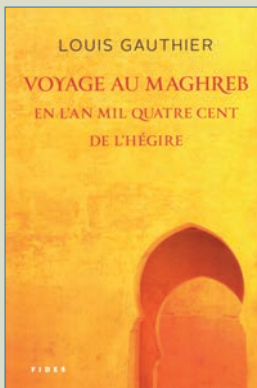
Par quelle magie Louis Gauthier parvient-il à transcender cette « platitude » et à séduire son lecteur ? Comment s'attache-t-on malgré soi à cet antihéros solitaire, un peu bourru, à cet être qui refuse, lui, de s'attacher aux gens qu'il rencontre ? Son errance devient peu à peu la nôtre, nous nous sentons exilés comme lui et nous lui savons gré de continuer sa route malgré l'absurdité de sa quête, de ne pas se décourager trop vite, et surtout de consigner par écrit le récit de ce pèlerinage dont on attend chaque fois avec impatience la suite. Non pas pour découvrir la beauté de contrées exotiques, mais

« Au fond, voyager n'a aucun sens, à moins que ce ne soit pour faire du commerce. Le reste, c'est de la curiosité malsaine. Il est temps que je rentre chez moi. »

pour aller plus loin dans ce qu'Henri Michaux appelait le « lointain intérieur ». S'il a entrepris ce voyage, c'est d'abord et avant tout qu'il n'en pouvait plus de la « belle vie si comestible » qu'il menait à Montréal, avec Angèle. « Pourquoi est-ce que j'en avais assez de tout cela ? Qu'est-ce qui me manquait ? Je n'arrivais pas à le dire. »

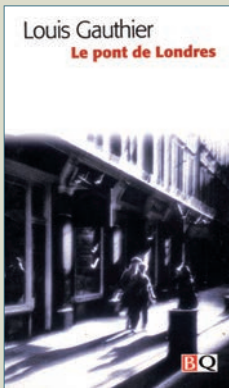
Plus il voyage, moins il saura dire ce qui lui manquait et plus il s'ennuiera d'Angèle, qui lui envoie des lettres pleines d'une joie pour lui cruelle, elle qui continue sa vie d'actrice populaire comme si de rien n'était pendant que lui se retrouve seul au milieu de nulle part. Au début du *Voyage au Portugal avec un Allemand*, qui est de loin le récit le plus angoissé de la série, il panique et se met à la recherche d'un compagnon de route (ce sera cet Allemand qui deviendra une sorte de confident). Il ne saura pas davantage pourquoi il est parti au bout du quatrième volume qui se déroule pendant l'hiver 1980, juste avant le premier référendum du Québec. Après être passé par Londres, l'Irlande et le Portugal, voici notre écrivain au Maghreb. Le hasard l'y a conduit, ou une erreur d'aiguillage, une nonchalance, un acte manqué, peu importe. Il se trouve au Maroc, puis circule d'un village à un autre, toujours au gré de rencontres fortuites, toujours en ayant le vague objectif de gagner l'Inde, via l'Égypte peut-être. Voir l'humanité à l'œuvre ici ou là, cela ne change pas fondamentalement les choses, car c'est toujours la plongée en soi-même qui constitue l'objet central de ces récits où les mots jetés dans ses carnets deviennent autre chose que de la littérature : une sorte d'entreprise de sauvetage, un rempart contre la folie.

Durant ce voyage au Maghreb un peu plus risqué que les autres, il lui arrive de sentir l'hostilité des gens à l'égard des Occidentaux, mais cette violence l'atteint peu. Il est protégé par la distance même qui le sépare du monde : « Je me laisse définir par le monde et le monde n'est qu'un désordre de perceptions sans unité et sans signification. » Plus loin, il décrit avec le même détachement une scène qui résume bien ce sentiment d'irréalité : « J'observe tout cela de ma place quand un petit garçon qui vend des dattes sur le bord du trottoir s'approche de l'autocar et s'arrête devant ma fenêtre. Je lui fais un sourire, il me regarde un long moment et il crache dans la vitre. Quand nous repartons, la tache de salive se superpose partout sur le paysage. » Comme de raison, il est attiré par la nature la plus austère : « Partout le désert est beau, fragile, émouvant avec ses grands paysages vides et impitoyables. La planète ici montre son vrai visage. Elle n'a pas besoin de l'homme pour exister, et l'homme n'est pas le bienvenu. » Mais où le voyageur sera-t-il le bienvenu alors ? « Au fond, voyager n'a aucun sens, à moins que ce ne soit pour faire du commerce. Le reste, c'est de la curiosité malsaine. Il est temps que je rentre chez moi. »





Il rentrera donc chez lui juste à temps pour aller voter au référendum sur la souveraineté. Mais est-ce bien chez lui? Ce pèlerin malgré lui peut-il cesser d'éprouver (et souvent même de désirer!) l'irréductible distance entre lui et le monde, entre lui et autrui, sous prétexte que le monde est celui de ses origines, qu'autrui est son compatriote, son voisin, son frère, son ami? Comme un aveu, il écrit cette phrase impitoyable qui peut sembler le comble de la misanthropie, mais grâce à laquelle nous, ses lecteurs, nous nous reconnaissons solidaires de son désir de solitude: «Je ne sais pas quoi répondre, excepté ceci peut-être, mais qui me condamne en même temps: et si on n'a pas envie de rencontrer les autres?»



À peine une dizaine de livres en 45 ans, tous relativement minces: l'œuvre minimaliste de Louis Gauthier n'occupe pas beaucoup de place dans une bibliothèque. Et pourtant, c'est l'œuvre d'un écrivain véritable, une œuvre rare, qui ne ressemble à aucune autre, fondée sur une vision toute personnelle de ce qu'est la littérature, laquelle peut se résumer à cette formule tirée de *Voyage au Portugal*: «Pour faire de la bonne littérature, il faut commencer par sortir de la littérature.»

BIBLIOGRAPHIE

Anna, Montréal, Le Cercle du Livre de France, 1967, 170 p. [réédition: Montréal, Bibliothèque québécoise, 1999, 192 p.]

Les aventures de Sivas Pacem et de Para Bellum. Tome I, Montréal, Le Cercle du Livre de France, 1970, 209 p. [réédition: Montréal, Bibliothèque québécoise, 2000, 240 p.]

Les grands légumes célestes vous parlent précédé de Le monstre-mari, Montréal, Le Cercle du Livre de France, 1973, 153 p. [réédition: Montréal, Bibliothèque québécoise, 2002, 176 p.]

Souvenir du San Chiquita, Montréal, VLB éditeur, 1978, 148 p. [réédition: Montréal, Bibliothèque québécoise, 2003, 126 p.]

Voyage en Irlande avec un parapluie, Montréal, VLB éditeur, 1984, 91 p. [réédition: Bibliothèque québécoise, 1999, 94 p.]

Le pont de Londres, Montréal, VLB éditeur, 1988, 135 p. [réédition: Bibliothèque québécoise, 2000, 98 p.]

Les aventures de Sivas Pacem et de Para Bellum. Tome II, Montréal, Bibliothèque québécoise, 2001, 200 p.

Voyage au Portugal avec un Allemand, Montréal, Fides, 2002, 180 p. [réédition: Bibliothèque québécoise, 2007, 112 p.]

Voyage en Inde avec un grand détour: Voyage en Irlande avec un parapluie, Le pont de Londres, Voyage au Portugal avec un Allemand, Montréal, Fides, 2005, 275 p.

Voyage au Maghreb en l'an mil quatre cent de l'Hégire, Montréal, Fides, 2011, 189 p.

© Mario Pascual

Hélène VACHON

La manière Barrow

En librairie le 29 janvier

Grégoire Barrow a toujours rêvé de monter sur scène pour interpréter des personnages plus grands que lui, mais c'est dans la pénombre d'un studio de doublage qu'il exerce son art. Que ce soit pour faire mousser les ventes de Viagra, doubler un canard ou un acteur américain de second ordre, il s'exécute avec la même touche surréelle: la manière Barrow. Jusqu'au jour où il décide de faire les choses à sa façon et de suivre sa propre voix.

Attraction terrestre, le précédent roman d'Hélène Vachon, a été finaliste au Prix France-Québec et a fait partie de la première sélection du Prix des libraires du Québec.

alto
editionsalto.com



Conseil des Arts
du Canada

Canada Council
for the Arts

